

REVUE DE PRESSE



LE BONHEUR

(n'est pas toujours drôle)

Rainer Werner FASSBINDER
Pierre MAILLET

LES LUCIOLES 61, RUE ALEXANDRE DUVAL 35 000 RENNES T. + 33 (0)2 23 42 30 77
theatredeslucioles@wanadoo.fr | www.theatre-des-lucioles.net

LES INROCKUPTIBLES

Par HERVÉ PONS | 6 février 2019

Théâtre en transe

Créé au festival Ecritures partagées à la Comédie de Caen, ce spectacle hybride rend hommage à trois films cultes du réalisateur allemand.

Bienvenue au grand cabaret Fassbinder : ici les acrobates, les créatures de rêve et les bêtes de foire virevoltent, et les bourgeois aiment à s'encanailler. En alignant à la suite trois grands scénarios de Rainer Werner Fassbinder, *Le Droit du plus fort*, *Maman Kusters s'en va au ciel* et *Tous les autres s'appellent Ali*, Pierre Maillet montre toute la cohérence de l'œuvre du cinéaste, ses obsessions et ses récurrences et souligne, si cela était encore nécessaire, la prépondérance et la nécessité du théâtre au cœur de celle-ci.

Dans *le droit du plus fort*, Franz, le prolo amoureux d'Eugen le bourgeois, se fait dépouiller par ce dernier. Dans *Maman Kusters*, une veuve abandonnée de tous, voulant réhabiliter son assassin de mari, se laisse embringuer par les communistes puis par un groupe d'anarchistes au service de leurs idéologies. Il y a aussi le jeune immigré de *Tous les autres s'appellent Ali* qui épouse Emmi, son aînée d'au moins trois décennies. Chez Rainer Werner Fassbinder, les figures centrales sont objets d'opprobre et de rejet par la soi-disant bonne société, qui s'en joue et finit par les dépecer. Le mélodramatique, dont le cinéaste était friand, lui qui s'est notamment inspiré de *Tout ce que le ciel permet* de Douglas Sirk pour *Ali*, tient d'une part conséquence dans le projet ambitieux mais bien ficelé de Pierre Maillet.

Bien plus qu'un collage de textes et situations, le metteur en scène construit un montage dramaturgique donnant tout son sens à cette trilogie de textes écrits simultanément entre 1973 et 1975.

Et plus encore que ce qui pourrait sembler n'être qu'un vibrant hommage, le spectacle est une invitation à explorer les recoins les plus subtils de l'œuvre de Fassbinder. Notamment par les liens existant entre les trois textes.

Les personnages que l'on retrouve d'un scénario à l'autre ou les situations qui, n'étant pas identiques, disent toutes pourtant la cruauté d'une société s'abreuvant du sang des plus démunis.

S'il dit sans détour la portée politique de l'œuvre de Fassbinder, le théâtre de Pierre Maillet suggère plutôt qu'il n'édicte, et surtout ne se départ pas d'un humour constant et éclairant. Costumes, perruques, postiches, grands rideaux, musiciens... Pierre Maillet assume et porte haut une certaine idée de la théâtralité. La jeunesse, la vitalité et la justesse de son équipe d'acteurs et d'actrices n'ont d'égale que la maîtrise, la profondeur et la folie du jeu de Marilu Marini, toujours plus exceptionnelle, qui jette un pont de sens et d'émotions entre *Maman Kusters* et la Emmi d'*Ali*.

Dans *Le Bonheur (n'est pas toujours drôle)*, fugue mélodramatique et christique, le dialogue Maillet/Fassbinder est symbiotique et l'épiphanie joyeuse, car si le bonheur n'est pas toujours drôle, le pire n'est pas toujours sûr.

Le bonheur (n'est pas toujours drôle), ou l'ambitieuse plongée de Pierre Maillet dans l'univers de Rainer Werner Fassbinder



Au Théâtre d'Hérouville-CDN de Normandie, se tient jusqu'au 8 février le Festival Écritures Partagées Cette quatrième édition interroge « la question des minorités, de l'homosexualité et du SIDA, pour se remémorer les figures disparues ou simplement dénoncer le racisme, l'homophobie, la haine de l'autre. Un retour sur cette époque blessée des années 80, pour se pencher sur un des derniers exemples de révolte et de combat social mais aussi pour poser et réactiver la question de l'engagement aujourd'hui. »

Le festival, qui fait la part belle aux écritures ancrées dans notre présent et nos réalités socio-politiques, est ponctué de lectures, de théâtre, de danse et de performances, entre autres... Dans ce cadre avait lieu le 21 janvier la première de *Le bonheur (n'est pas toujours drôle)*, d'après trois mélodrames du prolifique et engagé cinéaste allemand Rainer Werner Fassbinder : *Le droit du plus fort* (1975), *Maman Kusters s'en va au ciel* (1975) et *Tous les autres s'appellent Ali* (1974). L'occasion pour Pierre Maillet de nous proposer une ode à Fassbinder et aux laissés pour compte d'hier et d'aujourd'hui. Ode ambitieuse, inégale par endroits, encore balbutiante parfois mais ne manquant pas d'éclat, de générosité, d'humour et d'émotion. Quelque chose se cherche encore : une harmonie, un équilibre ? Mais cette quête est aussi la force du spectacle, son leitmotiv. Pendant que le public patiente avant d'entrer dans la salle, résonne dans le théâtre le tube « You're My Heart, You're My soul » du groupe allemand Modern Talking. Immersion immédiate dans les années 80'. Nous prenons place. Un immense rideau vert satiné tombe au milieu de la scène. Comment ne pas relever que le vert est la couleur traditionnellement proscrite sur scène au théâtre, censée porter malheur... Ici, il nous inonde, ce vert, il scintille. Supplanté d'un néon rose « LE BONHEUR » ... Le ton est donné. Le malheur et le bonheur vont se frotter l'un à l'autre et se confondre durant ces 3h30 de spectacle.

Une troupe solide et complice de dix acteurs se partagent les nombreux rôles. Ça virevolte, ça se met tout nu, ça s'habille et se déshabille à vue, ça enfle des perruques... Une espèce de bazar s'installe ; En apparence léger mais dans lequel s'infiltrent en creux la cruauté et la gravité.

Nous plongeons d'abord dans *Le droit du plus fort*. Fox, jeune homosexuel prostitué un peu paumé, gagne à la loterie et tombe amoureux d'un bourgeois qui va profiter de son argent. Nous assistons à l'irréversible descente aux enfers de ce dernier. Amoureux naïf manipulé par la classe dominante, porté aux nues par son amant pour mieux être broyé et méprisé. Citons Arthur Amard, qui s'empare de ce rôle avec singularité : étonnant, étrange, bondissant, sa diction rapide et singulière, son visage lumineux et tragique à la fois lui confère une présence hypnotique. Face à lui, Simon Terrenoire joue Eugen, l'amant bourgeois. Excellent lui aussi, « ultra vivant », fantasque, virevoltant, tendre et cruel. Le duo est jubilatoire. Entre eux, Max, l'homme qui a trouvé Fox dans une pissotière, est incarné par Pierre Maillet lui-même. Diction reconnaissable entre mille, aisance et sens du rythme jubilatoires, générosité : un de nos très, très grands acteurs.

Les tableaux s'enchaînent, cartoonés, rapides, puis plus lents et sombres. Nous sommes bringuebalés dans une alternance d'univers très marqués, de scènes collectives très théâtrales en tête à tête plus intimistes et ténus.

Dans *Maman Kursters s'en va au ciel*, on assiste à une autre forme de cruauté sociale. Herman Kursters, ouvrier, tue le fils de son patron avant de se suicider. Sa femme, jouée par la divine Marilu Marini, est déterminée à laver l'honneur de son mari, sali par la presse à scandale. Délaissée par ses enfants, elle rencontre un couple de communistes décidé à l'y aider, et s'engage peu à peu au parti.

Marilu Marini est exceptionnelle. Immense actrice, libre, belle, puissante, elle semble jouer comme elle respire et irradie la scène et le texte de sens et de sensibilité. Elle possède la trempe des très grandes et chacun de ses mots percutent et émeuvent.

Puis le spectacle se termine avec *Tous les autres s'appellent Ali*. Ali, immigré marocain, rencontre une veuve allemande plus âgée que lui. Ils tombent amoureux et doivent faire face au racisme et au rejet de leur famille et de la société. C'est ici que les longueurs s'installent. Nous avons déjà tellement ingéré de matière que ce troisième volet est un peu indigeste. Malgré de belles scènes, certains acteurs s'essouffent un peu. Le sujet est pourtant particulièrement intéressant et nous renvoie à des problématiques d'actualités.

Fassbinder disait : « Certains de mes films sont la cave, d'autres le salon, la chambre ou la cuisine mais j'espère qu'à la fin on aura une maison. » Pierre Maillet construit un objet encore un peu en chantier, un peu bringuebalant mais assurément vivant, dans lequel faire du théâtre ne signifie pas être constant et sage. En s'emparant de ces trois œuvres, il crée à son tour une fresque politico-sociale engagée qui résonne dans notre présent, plus que jamais... On pourrait lui reprocher de ne pas s'être contenté de moins, de ne pas avoir épuré et resserré son spectacle fleuve, mais la sincérité et la passion qui l'habitent, son admiration et son hommage sincères et passionnés à Fassbinder sont tels qu'ils insufflent à ce spectacle une beauté à part, sensible et cruellement drôle.

L'univers beau et impitoyable de Fassbinder

On a vu

Tel un ange exterminateur qui scrute les imparfaites destinées humaines, « le bonheur » transfiguré en néons roses vintage surplombe la scène du théâtre d'Hérouville. C'est un idéal auquel aspirent tous les personnages de Rainer Werner Fassbinder et pour l'atteindre, il n'y a pas d'autre solution que d'aimer follement, quitte à se brûler les ailes en cours de route. Sur cette route, se trouvent un comptoir isolé orné d'un cruel miroir et un juke-box réconfortant, du mobilier « moderne » et des vieilles tapisseries à fleurs. Quelquefois, des éphèbes nus ou à bretelles passent en un éclair sur le plateau. Des fantasmes s'échappent dans la fumée tandis que des relations passagères, pas toujours bienveillantes, viennent calmer les ardeurs de ceux qui ont tout à perdre.

Excellente distribution

Ces assoiffés d'absolu portent le nom de Fox, Maman Küsters et Ali. Tout paraît différencier le garçon des rues, la vieille ménagère esseulée et le travailleur immigré. Mais leur marginalité désespérément flagrante au sein de la société allemande d'après-guerre les réunit.

Outre le fait de ne pas monter, comme de coutume, une pièce de Fassbinder qui fut aussi un grand dramaturge, le metteur en scène Pierre Maillet a l'idée judicieuse de relier trois histoires cinématographiques de l'auteur entre elles. Tandis que Maman Küsters s'entretient avec ses enfants, des nouvelles d'Ali sont diffusées, l'air de rien, à la radio. Les espaces-temps sont conjoints. Décrit tel un « Balzac » dans les journaux au moment de sa mort prématurée, Fassbinder avait à cœur de dépeindre l'Allemagne de son époque, un pays paralysé, triste et déshumanisé. Pierre Maillet l'a bien compris et ses comédiens aussi.

La distribution est excellente, consciente de l'esprit des personnages tiraillés entre conformisme néfaste et sincère empathie. L'interprétation éblouissante de Marilu Marini en Maman Küsters va même jusqu'à surpasser celle de Brigitte Mira, l'actrice originale du film. Moins engagé et intellectuel que le réemploi personnel de Stanislas Nordey dans *Je suis Fassbinder*, l'hommage sur les planches de Pierre Maillet s'attache davantage aux émotions tragiques et à la sensualité de ces protagonistes. Le maître du mélodrame allemand aurait sans nul doute apprécié.

MOUVEMENT – magazine culturel indisciplinaire

Par Thomas Ancona-Léger | 1^{er} février 2019

Avec *Le bonheur (n'est pas toujours drôle)*, Pierre Maillet adapte au théâtre 3 longs métrages de Fassbinder. « *Une grande saga pour les laissés-pour-compte et les minorités* » qui nous plonge dans une Allemagne des années 1970 étrangement contemporaine.

Incompatibilité de classe

Pour réaliser ce montage ambitieux, le metteur en scène a misé sur un fil rouge classique mais efficace : le spectacle dans le spectacle. C'est donc un *showrunner* un peu allumé, tout en patte d'éph et lunettes de soleil, qui accueille le spectateur en lui promettant de passer une soirée exceptionnelle en compagnie des spécimens les plus surprenants du genre humain. Un genre de comédie humaine version *freakshow* social qui débute à juste titre dans la fête foraine où Franz Biberkopf, aka Fox, le héros du *Droit du plus fort*, travaille jusqu'à ce qu'il remporte le gros lot. 500 000 deutsch marks en l'occurrence, une somme rondelette pour ce jeune prolétaire qui lui permet d'intégrer la communauté homosexuelle bourgeoise. Pour la suite, Fox tombe amoureux d'Eugen, fils d'un industriel en difficulté, qui s'emploie à lui inculquer les bonnes manières tout en le dépouillant méticuleusement de son pécule.

Hypocrisie bourgeoise, violence symbolique et incompatibilité de classe : tous les ingrédients du mélodrame fassbinderien sont ici respectés à la lettre. De même pour *Maman Küster s'en va au ciel*, le deuxième scénario dont la trame narrative enchaîne habilement le premier. Toujours plongé dans un contexte prolétaire, l'on suit Maman Küster une femme dont le mari ouvrier s'est suicidé après avoir assassiné le fils de son patron. Un acte inexplicable, qui plonge la veuve dans une tourmente idéologique alors que médias et organisations politiques tentent chacun d'imposer leur propre interprétation.

(...) Pierre Maillet met en exergue l'extrême actualité des questions soulevées par Fassbinder. Celle de l'intersectionnalité notamment qui, à travers l'apposition de ces trois scénarios, revêt une dimension nouvelle. L'articulation des dominations liées au genre, à la race à la classe et, fait assez avant-gardiste, à l'âge, est ici traitée sous un angle marxiste, mais non dogmatique. Peu importe le type de domination qui s'impose aux personnages semble nous dire Fassbinder, en dernière instance – pour reprendre l'expression consacrée – c'est toujours celle de classe qui prévaut.

Toute la force de Fassbinder, soulignée dans cette mise en scène, réside en ce qu'il ne glorifie aucunement une forme fantasmée de prolétariat. Les personnages issus du monde ouvrier apparaissent volontiers racistes, passablement rancunier et peu enclin à la solidarité de classe, lorsqu'ils ne succombent pas tout bonnement aux sirènes individualistes de l'idéologie petit-bourgeois. Le même traitement sans concession est réservé aux organisations politiques de gauche, Parti communiste en tête, qui sous couvert d'humanisme apparaît comme basement manipulateur quand il instrumentalise le malheur des classes opprimées à des fins électoralistes.

Dépassant de loin la simple exemplification et l'écueil du personnage-type, les relations humaines sont traitées de manière si fine – et il faut ici rendre hommage aux acteurs, Marilu Marini en particulier, formidable dans le rôle de Maman Küster – que l'on imagine aisément cette société allemande des années 1970 transposée à notre époque. Reste les hommes, leurs défauts, leurs fêlures et leurs luttes pour un bonheur qui n'est pas toujours drôle, pour reprendre le titre de la pièce. « *Une grande saga pour les laissés-pour-compte et les minorités* » selon les mots de Pierre Maillet, qui prouve que le spectre de Fassbinder n'a pas fini de hanter le théâtre français.

(...) Son rapport à la différence, aux soi-disant minorités, à l'intranquilité, est terriblement actuel, analyse Pierre Maillet. Dans ses films du milieu des années 1970, notamment les trois dont je m'inspire – «Le droit du plus fort, Tous les autres s'appellent Ali et Maman Küsters s'en va au ciel-, il noue de manière incroyable les questions de la différence de classe, qui est le font de tout, de la différence sexuelle, de l'opposition entre générations, du racisme et de la récupération politique. Tous les thèmes sociaux sont rassemblés, avec un plaisir immense, grâce à cette forme de mélodrame qu'il invente à ce moment là. Et ça nous parle vraiment d'aujourd'hui, notamment de ce qui se passe avec les « gilets jaunes ».

Dans une époque comme la nôtre, où on est piégés dans des processus de segmentation permanente, d'isolation, la forme d'utopie complète qu'offre l'expérience Fassbinder, qui ne séparait pas la vie du travail, mais créait un geste total, fait réfléchir et donne du courage (...).

Si Fassbinder connaît un tel retour en grâce, c'est sans doute aussi que, trente-sept ans après sa mort, « sa figure disparaît derrière son œuvre » se félicite Pierre Maillet. Les provocations, les frasques, le côté tyrannique du personnage, la violence qu'il mettait en scène, souvent confondue avec la sienne... Tout cela s'est estompé derrière la « tendresse » que tou(te)s s'accordent à lui reconnaître (...)